Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 14

Artikel: Déformation professionnelle
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ges animaux et voulait qu'on les menât tous à la tuerie ; mais il nous paraît qu'il y aurait quelque moyen de concilier les inévitables exigences de l'élevage du bétail avec la sécurité des voyageurs et promeneurs.

Il y a longtemps que l'on discute la question, mais sans résultat. Dans notre beau pays, le bétail eut de tout temps le pas sur l'homme.

En attendant donc qu'on veuille bien faire droit, dans la mesure possible, à une si légitime requête, et au moment où vont recommencer les courses de montagne, voici quelques conseils dont chacun pourra faire son profit, en cas de rencontre inopinée avec le roi farouche des alpages. Ces moyens sont indiqués par un citoyen qui les a tour à tour expérimentés devant témoins. Le *Journal de Cossonay* eut jadis la bonne idée de les communiquer à ses lecteurs.

⁂

Comme l'animal se livre toujours, avant de s'emporter, à certaines manifestations préliminaires telles que : renacler bruyamment, piétiner sur place, labourer le sol avec ses cornes, il est judicieux de mettre à profit ce court intervalle et de prendre la poudre d'escampette, afin de se retrancher derrière un abri quelconque. Si ce n'est point possible, il est bon de suivre l'antique procédé qui consiste à déjouer les attaques du monstre en se jetant chaque fois de côté et en courant en zigzag jusqu'à ce qu'il plaise à l'un des deux de se rendre, ou... jusqu'à ce qu'un aimable tiers vienne opérer une heureuse diversion.

En revenant d'une partie à Mauborget, sur Grandson, notre concitoyen se trouva dans une semblable circonstance. Sachant qu'un taureau ne rue jamais, il parvint à saisir la queue de l'animal d'une main ferme et de lui administrer de l'autre, et tout en courant, une de ces volées de coups de gourdin comme on n'en donne qu'en pareille occasion. La bête, corrigée de la sorte, comme un simple gamin, en fut quitte pour détaler à toute vitesse.

⁂

C'était à la foire. Un taureau répandait l'effroi sur la place. Le même citoyen, présent à la scène, parvint de nouveau à saisir la queue de la bête farouche, et appuyant ses pieds au-dessus des jarrets de l'animal, il fit dans cette position tragique une promenade désordonnée dans le village. Coïncidence bizarre, le taureau finit par s'arrêter, épuisé, près de l'atelier d'un forgeron, où on lui eut prestement posé un masque et passé un anneau de sûreté dans le museau.

⁂

Quant au troisième, il fut maîtrisé d'une façon non moins authentique ; il était énorme et à redouter malgré le masque et l'anneau dont on l'avait muni. Il s'agissait de le conduire à quelque distance. Le premier soin du même citoyen, M. L. K., fut de fixer sur le dos de la bête une double chaîne, passant sous la queue et les cornes et s'enroulant au milieu d'un court bâton, lequel devait servir de poignée en même temps que jouer le rôle de vis dans de mauvais moments. Il se plaça à califourchon sur l'animal, conduit en laisse par une seconde personne. Si le taureau manifestait quelques velléités d'indiscipline, on lui serrait la vis aussitôt. A différentes reprises, il fallut même opérer à toute force plusieurs tours tant la situation devenait critique. Le taureau finit cependant par être mâté, et se laissa docilement mener à destination.

⁂

A dix-sept ans déjà, M. L. K. se trouvant sur la route de la Brévine, un taureau fondit sur lui. En un clin d'œil, il gravit un talus, saisit une grosse pierre, la lança à l'animal qui fut atteint au front et se mit à tituber, étourdi par le coup. Un second projectile, ajusté avec non moins d'adresse, le fit s'affaisser sur lui-même ; un troisième projectile, qui nécessita le secours des deux mains, l'envoya « ad patres ».

Allez, amis lecteurs, et faites de même.

S. G. D. G.

Un partageux. — C'était encore pendant la grève. Un officier dont l'embonpoint attirait les regards, est invectivé par un groupe de grévistes :

— Hé, là ! bourgeois, qui t'es enrichi avec la sueur du peuple, t'as pas honte de promener ainsi ton bedon en uniforme? Hé, va donc... T'en as pas trop pour toi, dis?...

Alors l'officier, calme et souriant :

— Hélas, les amis, que voulez-vous ; vrai, je demanderais pas mieux que de partager...

Déformation professionnelle. — Un employé des téléphones est entendu comme témoin dans une affaire de noyade :

— Vous passiez sur la berge, dit le président, au moment où le crime s'est accompli ?

— Oui.

— Et vous n'avez pas bougé en entendant crier : « A l'eau ! A l'eau ! »

— Je croyais qu'on téléphonait...

La semaine-attractions.

Opérette. — Nous entrons mardi dans la saison d'opérette, qui va durer deux mois. Il nous suffirait de dire que M. Bonarel en est le directeur pour donner à nos lecteurs la plus sûre garantie d'une troupe excellente, d'un répertoire varié et nouveau, d'une mise en scène irréprochable. C'est donc pour mardi soir ; au programme, le chef-d'œuvre de l'opérette : *La fille de Madame Angot*, de Lecocq. — Vendredi, une nouveauté pour Lausanne, montée avec un luxe tout particulier de figuration, de costumes et de décors, *Les Saltimbanques*.

⁂

Kursaal. — Le théâtre de Bel-Air a donné jeudi, un peu plus tôt que de coutume, sa dernière représentation Il rouvrira en septembre avec M. Tapie, comme administrateur. C'est donc dire que la saison prochaine ne le cédera en rien, au contraire, à celle qui vient de se terminer.

⁂

Théâtre du Peuple. — Dimanche, également, dernière soirée du Théâtre du Peuple. Pour les adieux, M. Huguenin a composé un spectacle extraordinaire au bénéfice des membres de sa vaillante compagnie dramatique : Une pièce sociale et littéraire de Clovis Hugues, *Le bon larron ;* une pièce romande inédite de Aug. Lambert, *Le calvaire du candidat ; Jean-Marie*, un chef-d'œuvre de Theuriet ; enfin un éclat de rire, *Le fardeau de la liberté*, de Tristan Bernard.

Notre pire ennemi

c'est le..... préjugé. S'il n'existait pas de préjugé, on n'aurait de nos jours pour le déjeuner et le goûter pas d'autre boisson que le café de malt de Kathreiner. Car il est scientifiquement établi que ce dernier réunit tous les avantages des boissons analogues, tandis qu'il est entièrement exempt des effets pernicieux qui accompagnent ces dernières ou qui en sont la suite. Que chacun donc qui se trouve encore imbu de ce vieux préjugé cherche à vaincre l'ennemi et que, dans l'intérêt de sa santé et de son bien-être, il ne se prive pas plus longtemps des avantages reconnus du véritable « Kathreiner », dont il peut se convaincre immédiatement par un essai.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

Verse au hasard, souffle comme un démon ;
Voilà déjà le plaisir qui commence !
Sans réfléchir aux exploits de Minet,
Cette matoque a par imprévoyance
Soufflé le feu sur un vilain fumet !...
Quelle odeur ! chut ! Quel que soit le martyre
Du linge humide et des fers, du charbon,
Il ne faut pas ici, prêtant à rire,
Faire chasser un maître de maison.
Mais malgré moi mon état de faiblesse
Se fait connaître ; on ne peut le passer :
Voyez, dit-on, la petite maîtresse :
A l'eau de rose, il faut la repasser.
Et d'une main imprudente, à ma vue,
Rien qu'un fer chaud à ma face est porté.
Le fer brûlant et la langue pointue
Ne laissent pas d'être une autorité !
Vergogne à l'homme à qui femme dérobe
Le sceptre ! Eh oui ! mais on est dobligé
D'abandonner le pouvoir à la robe
En certain temps : *Cedant arma togae.*

Bien plus madré, mon garçon me succède :
Jeannot se livre au trium féminin ;
Pour le calmer il connaît un remède :
Il se présente un roman à la main.
Pour l'écouter, miracle ! quel silence !
L'aigre triole est mise de côté,
Près du réchaud l'on se rend en cadence,
Sans aucun bruit le fer est apporté.

A ces romans toujours si pleins de charmes
Les tendres cœurs sont tant intéressés,
Que dans les yeux on voit courir les larmes,
Et mes mouchoirs en sont mieux empesés,
Et faits plus vite ; une pile est finie
Et déjà l'autre a son commencement ;
Par le roman plus l'âme est attendrie,
Plus le fer chaud passe rapidement.
Eh quoi ! Jeannot, mon fils, tu n'as qu'à lire,
Et mes mouchoirs sont en pile montés !
Tel Amphion, aux accords de sa lyre,
Jadis voyait s'élever des cités.
Pourquoi faut-il que ces funestes piles
Occupent tout ; lits, chaises, canapés,
En ces temps-là ne sont meubles utiles
Qu'à ces chiffons étalés ou groupés.
Ne croyez pas qu'on arrange deux files
Pour passer ; non : tout ce linge étendu
De mon salon fait un vrai labyrinthe ;
La chevillière, où tout est suspendu,
Ne tient à rien, tombe à la moindre atteinte ;
Je marche donc la tête presque en bas
Pour éviter de toucher à la guimpe,
Ou de froisser la robe à farbalas ;
Et tour à tour je me voûte, je grimpe,
Je gambe ; hélas ! quel affreux accident
Certaine fois ! ma foi, n'y voyant goutte,
Je heurte, tombe ; et tout en m'étendant
Je mets d'un coup l'étendage en déroute.
Chacun accourt et grogne en m'entendant.

Par les débris, d'une façon nouvelle
Je suis couvert presque du haut en bas ;
J'ai sur mes pieds un bonnet de dentelle,
Et sur ma tête une paire de bas.
L'accoutrement était bien ridicule :
Il me sauva. Justement alarmé,
Je redoutais la plainte et la férule,
Mais je fis rire, et l'on fut désarmé ;
Non, ça s'est vu, surtout ayant affaire
A ces bons cœurs qui se moquent de tout,
Sans s'occuper si dans la triste affaire
On n'aurait pas attrapé quelque atout.
Je me plaignis, on en rit de plus belle ;
Jusqu'au moment qu'un fichu bien plissé,
Qui, par malheur, gisait sous ma semelle,
S'offrit aux yeux du trio courroucé.
Plus de salut pour lors que dans la fuite,
Ou de cent voix gare le carillon !
Quoique le mal fût réparable ensuite ;
Car nous avions encor le remolion.

Ce remolion enfin des fins arrive :
Et j'entrevois le terme des ennuis.
Dans peu de temps, quittant la voix plaintive,
Je pourrai donc être ce que je suis,
Maître chez moi. Mais ce serait bien bête
Au batelier de se remettre à l'eau
Avant de voir s'éloigner la tempête
Et tout à fait le temps remis au beau.

(*La fin samedi.*)